CRITIQUE, danse. PARIS, Opéra Bastille, le 13 mars 2025. TCHAIKOVSKI : La Belle au bois dormant. Bleuenn Battistoni, Guillaume Diop. Rudolph Noureev (chorégraphie) / Vello Pähn (direction)

Créé à l'Opéra national de Paris en 1989, puis reprise constamment ensuite (la dernière reprise en 2014), *La Belle au bois dormant* de Piotr Illitch Tchaïkovski fait son retour à l'Opéra Bastille pour 29 représentations, dont plusieurs déjà complètes. Il faut donc réserver au plus vite pour avoir la chance d'assister à ce spectacle, le tout dernier chorégraphié par Rudolf Noureev en tant que directeur du Ballet de l'Opéra de Paris, entre 1983 et 1989.

Parmi les chefs d'oeuvre de Tchaïkovski, *La Belle au bois* dormant figure en bonne place, tant le compositeur russe montre une nouvelle fois son affinité avec les sortilèges du divertissement dansé. Ce deuxième ballet, composé en 1890 entre *Le Lac des Cygnes* (1877) et *Casse-Noisette* (1892), reste desservi par son argument très mince, mais bénéficie d'une inspiration musicale admirablement variée entre les actes, des

effluves dramatiques du I aux atmosphères plus nocturnes du II, avant une dernière partie plus légère, dédiée à des raffinements délicatement ciselés, dont les recherches de sonorités font penser à son équivalent dans Casse-Noisette (voir la dernière reprise de la production de Noureev, en 2023).

Souvent invité à diriger le ballet à Bastille (voir notamment Le Lac des Cygnes en 2019), le chef estonien **Vello Pähn** cherche à éviter toute grandiloquence, en privilégiant couleurs et mise en place. A ce compte-là, il réussit mieux les deux derniers actes, là où le premier sonne trop extérieur. Quoi qu'il en soit, on savoure les sonorités enchanteresses de l'**Orchestre de l'Opéra national de Paris**, toujours très affuté en ce domaine, à l'image du premier violon (Frédéric Laroque) particulièrement sollicité au II, dans un passage concertant très exigeant.

On retrouve le spectacle imaginé par **Rudolf Noureev** avec des sentiments mêlés, même s'il faut évidemment recontextualiser ses apports, en 1989, pour l'apprécier pleinement. L'idée du Russe est avant tout de renforcer la présence masculine, à qui la chorégraphie initiale de Marius Petipa (1818-1910) avait laissé peu de place. Cette tradition du XIXème siècle a été remise en cause par de nombreux danseurs éminents du siècle suivant, Noureev en tête. Le rôle du Prince Désiré gagne ainsi en consistance, avec pas moins de quatre variations au lieu d'une, dont s'empare le danseur étoile **Guillaume Diop** (né en 2000) avec une grâce agile et féline. Applaudi dès son entrée en scène, comme l'autre étoile **Bleuenn Battistoni** (née en 1999), le jeune homme au regard lumineux fait déjà figure de star, lui qui vient de faire la couverture du magazine *Télérama*. On aime surtout sa capacité à incarner le Prince solitaire au début du II, entre fausse nonchalance et mélancolie. Son duo avec la délicate Bleuenn Battistoni fonctionne très bien, tant les partenaires semblent au diapason d'une complicité bienvenue. Les ports de bras et

mouvements soyeux de Battistoni sont un pur ravissement, que l'on ne se lasse pas d'admirer. Il lui faut toutefois parvenir à donner ce supplément d'âme et de conviction qui font la marque des plus grandes, pour nous emporter plus encore. A leurs côtés, outre un duo de chats délicieux d'espièglerie, on se délecte du gracieux **Chun-Wing Lam** (L'Oiseau bleu), étourdissant de facilité dans ses pas aériens.

Noureev a précisément réduit la part accordée aux personnages des autres contes, présents dans la dernière partie, en supprimant les rôles du Petit chaperon rouge, du Petit Poucet et de Cendrillon. Si l'idée est de coller au plus près de l'original du conte de Perrault, en confiant le rôle de Carabosse à une femme (là où Petipa avait joué la fantaisie d'une interprétation par un travesti), le spectacle gagne en sérieux ce qu'il perd en variété. Aucun humour ne vient ainsi illuminer la première partie, ni dans les rôles minorés du maître de cérémonie Catalabutte ou de la fée Carabosse, ce que d'autres chorégraphes savent mettre bien davantage en valeur au même moment. On pense notamment à Márcia Haydée, dont le spectacle créé pour le ballet de Stuttgart en 1987 a été repris ensuite dans le monde entier, avec un grand succès. Le spectacle réglé par Noureev a pour lui ses costumes d'un luxe inouï, ainsi que ses innovations pour les mouvements étourdissants du corps de ballet dans les compositions d'ensemble, qui s'entrelacent en petits groupes sans cesse renouvelés, avec une attention portée aux mouvements des mains.

CRITIQUE, danse. PARIS, Opéra Bastille, le 13 mars 2025. TCHAIKOVSKI : La Belle au bois dormant. Bleuenn Battistoni

(Aurore), Guillaume Diop (Désiré), Katherine Higgins (Carabosse), Fanny Gorse (Fée des Lilas), Arthus Raveau (Le Duc), Eléonore Guérineau, Isaac Lopes Gomes (Les chats), Elizabeth Parthington, Chun-Wing Lam (L'Oiseau bleu), Ballet de l'Opéra national de Paris, Rudolph Noureev (chorégraphie) / Vello Pähn (direction). A l'affiche de l'Opéra Bastille jusqu'au 23 avril, puis du 27 juin au 12 juillet 2025 – et en direct dans les cinémas participants le 10 avril 2025. Crédit photo © Agathe Poupeney

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Opéra Bastille, le 5 décembre 2023. Casse-Noisette (chorégraphie : Rudolf Noureev). Guillaume Diop, Dorothée Gilbert, Jérémy-Loup Quer…

Casse-Noisette version Rudolf Noureev (1985) se devait tôt ou tard de reprendre possession des planches de l'Opéra Bastille, chose faite pour les fêtes de fin d'année 2023. Ces 9 ans d'absence permettent aujourd'hui de mesurer ce qui

fait toujours l’éloquente réussite de la chorégraphie, où participe l’ensemble du Corps de Ballet, et destinée à toute la famille.



Dorothée Gilbert et Guillaume Diop (Le Prince et Clara)

Le mouvement des grèves si fréquentes à l’Opéra de Paris, a passablement bouleversé le bon fonctionnement des représentations et des distributions requises – après les premières (préservées) avec le duo marquant réunissant les très convaincants Inès McIntosh (Clara) nommée Première Danseuse, et l’exceptionnel Paul Marque, voici un autre couple tout aussi séduisant et peut-être mieux accordé à notre avis : la nouvelle Étoile **Guillaume Diop** (le Prince Blanc / Drosselmeyer), et **Dorothée Gilbert** en Clara, deuxième distribution de grande classe.

Comme Marque, Diop soigne chaque figure qui exprime la beauté altière du Prince, avec cette élégance naturelle et flexible, occupe l'espace avec caractère ; leur esthétisme continu porte la marque de l'École parisienne.

Sourires radieux, aisance et souplesse**, Guillaume Diop** met à l'aise et forme un pendant, un égal à **Dorothée Gilbert** dont l'équilibre et l'esthétique sont tout autant délectables. Le jeune homme déploie une facilité qui compense parfois son manque de profondeur dans l'approche du personnage : un prince idéal capable d'éblouir la jeune Clara qui à ses côtés d'adolescente endormie, devient jeune femme désirée. Gilbert quand à elle n'a pas la même expérience que son partenaire : sûre, et plus mature, la danseuse allie idéalement technicité et sobriété, précision et naturel. Tout le second acte célèbre leur couple d'une beauté irrésistible… la concrétisation d'un absolu, amoureux et romantique.
Aux côtés des deux Étoiles, réunies avec charme, comme un modèle de transmission générationnelle, le ballet de Noureev a le mérite de solliciter tous les danseurs de l'Institution : jeunes apprentis de l'Ecole de danse (les enfants agités devant le théâtre de marionnettes et sous le sapin immense ; peuple des rats paraissant au début du rêve de Clara…) ; sans compter le Corps de ballet très sollicité (24 danseuses en tutu enneigés, puis 12 couples pour le Finale) : on note ici et là des défaillance de synchro, des pas incertains, des ports de mains qui sont négligés… en réalité vétilles.
Qu'importe, ailleurs, dans la série des tableaux enchanteurs qui forment le songe de Clara, l'élégance efface toute réserve face au pas de deux des danseurs arabes : le Premier danseur (depuis 2022) **Jérémy-Loup Quer** y éblouit par sa prestance longiligne, sa souplesse et son naturel, sa grâce qui perce et atteint un absolu visuel… prochaine Étoile ? Pour nous c'est une évidence, car il balaie par sa présence tous ses partenaires…



Jérémy-Loup Quer, en danseur arabe

La suite des tableaux collectifs éblouit toujours autant, – musique flamboyante et raffinée de Tchaikovsky à l'appui : ainsi se concrétise le rêve de Clara endormie, son Casse-noisette dans les bras, selon les didascalies de Noureev. En réalité le ballet de circa 1h40 ne rend pas compte de la fabuleuse épopée de Clara / Marie dans le texte originel de ETA Hofmann, sa quête de la clé qui lui ouvrira l'oeuf magique et musical offert la veille de Noël par son parrain Drosselmeyer ; la découverte des quatre royaumes, les manigances de la fée Dragée,… autant d'épisodes que l'on retrouve dans le 2è acte et qui en explique l'étonnante diversité narrative. Du reste superbement mis en musique par

Piotr Illiytch, orfèvre narrateur… **La Valse des fleurs** enchante dans un trio percutant ; même **la Pastorale** Louis XV déploie style et costumes justes qui renvoient à la délicatesse des porcelaine de Saxe XVIIIè. Noureev connaît son affaire et ses choix visuels, la conception des ensembles prend en compte la péripétie originelle.

Contre certains qui fustigent une chorégraphie « dépassée », poussiéreuse, de surcroît « suspecte », en particulier dans la pseudo relation du vieux Drosselmeyer avec la jeune Clara, la part du rêve, la conception globale de Noureev qui permet à tous les éléments du Ballet de l'Opéra de Paris de participer (Étoiles, Premiers danseurs, Sujets, Coryphées, Quadrilles, …et les plus jeunes écoliers) demeure un modèle inégalé de spectacle équilibré et contrasté. Que Drosselmeyer caresse le visage rassuré de Clara en fin d'action, quand après les séquences du rêve, la scène a retrouvé la réalité de Noël en famille, – que faut-il y voir en effet ? N'est ce pas un geste de tendresse ? ; celui d'un vieux magicien attendri, qui le temps d'une soirée aura exaucé les vœux d'une jeune fille à qui les poupées et autres parures conformes, ne convenaient plus. De Clara / Marie, le ballet de Noureev souligne l'ardent désir d'émancipation, la volonté de vivre des aventures épiques, l'imaginaire de fait délirant mais fabuleux qui convoque des personnages fantastiques (dont les jouets qui s'animent). Ceux du génial ETA Hoffmann dont il faut relire le conte de 1816 pour en retrouver les véritables enjeux dramatiques et poétiques. L'Opéra de Paris sera bien avisé de ne pas céder aux sirènes wokistes de tout bord dont les raccourcis discutables ne doivent en rien nous déposséder de ballets aussi riches et oniriques que ce Casse-Noisette chorégraphié par le légendaire Noureev.
Photos : © Agathe Poupeney / Opéra national de Paris



Drosselmeyer et Clara, en fin d’action

VIDÉO – voir en replay jusqu’au 12 juillet 2024 : Casse Noisette (déc 2023) / Opéra bastille sur Culturebox / Francetv : https://www.france.tv/spectacles-et-culture/theatre-et-danse/5559405-casse-noisette.html

Prochain ballet de Noureev à l’Opéra de Paris / Opéra Bastille : Don Quichotte, du 21 mars au 24 avril 2024 – Plus d’infos ici : https://www.operadeparis.fr/saison-23-24/ballet/don-quichotte#calendar

CRITIQUE, danse. PARIS. Bastille, le 25 avril 2023. MAURICE BEJART : 3 ballets. L’Oiseau de feu / Chant d’un Compagnon errant / Boléro

A l’affiche jusqu’au 28 mai, le spectacle regroupe 3 ballets de Maurice Béjart (1927-2007), alors jeune chorégraphe, déjà directeur du Ballet du XXe siècle (à Bruxelles). Et qui signe outre une écriture furieusement accessible et moderne, *L’Oiseau de feu* de Stravinsky, ballet de 1970 aux rebonds aériens où l’oiseau en rouge – sorte de Phénix révolutionnaire, guide une nuée de créatures en bleu – la partition se veut être un ballet d’oiseau contemporain comme il existe depuis toujours le Lac des cygnes… Béjart fait voler sa nuée de volatiles aux confins du rêve… ; Gustav Mahler pour le duo du Chant du compagnon errant ; enfin surtout, Maurice Ravel et son fabuleux Boléro dont l’urgence se résout en transe.

Pour la constellation chorégraphique conçue par l’astre Béjart, une colonie d’étoiles est annoncée tout au long des représentations jusqu’au 28 mai prochain : **Hugo Marchand,**

Amandine Albisson, **Mathieu Ganio**, **Alice Renavand** (laquelle ferait ses adieux le 28 mai prochain…).

Chez Stravinsky, le plateau fait paraître un Oiseau et un Phénix, **Francesco Mura** (photo grand format ci dessus – et ci dessous © J Benhamou) et **Alexandre Gasse**. Tout le travail des bras, singeant les ailes impériales au velouté céleste reste captivant, qu'il s'agisse des tableaux d'ascension ou de tombés. En 1970, c'est l'étoile Michael Denard qui a marqué les esprits (la fabuleux danseur s'est éteint en février dernier). La souplesse des solistes, leur précision expressive captivent, y compris dans le final, moins réussi que ce qui précède.



En 1971, Béjart récidive, inspiré par les danseurs qui forment le duo du ***compagnon errant*** : **Rudolf Noureev et Paolo**

Bortouzzi. Excusez du peu… Le chorégraphe illustre la vision de l'errance solitaire à travers un duo au travail, l'élève et son maître, tout affairés sur la partition de Mahler (sur le même sujet / chant d'un compagnon errant) : « Lieder eines fahrenden Gesellen ». Ce soir, séduit la grâce complice des deux danseurs choisis : **Antoine Kirscher** et **Enzo Saugar**. Leur succèderont pour la suite des représentations les non moins attendus Marc Moreau et **Germain Louvet** (qui a triomphé plus récemment dans Dante du Dante Project de McGregor donné simultanément à Garnier).

Apothéose finale, **le Boléro de Ravel** poursuit en 2023 sa fabuleuse trajectoire depuis sa création en 1961… Plus de 60 ans après (!), la danse y accomplit un prodigieux parcours pour le soliste au centre de la table colossale : soit circa 15 / 16 minutes de danse et de transe, où le corps de ballet masculin est dominé par son bijou central, la danseuse Dorothée Gilbert (à laquelle succèdera **Ludmila Pagliero**) : plus athlétique qu'élégante, Pagliero mène la transe jusqu'à l'extase finale. Curieux couplage d'un programme qui pouvait contenir un ballet supplémentaire ; car en moins d'1h, la soirée passe trop vite. Mais la fulgurance de Béjart est aussi l'indice d'une écriture géniale sachant se nourrir avec délices des musiques tout aussi fascinantes, qu'il a choisies pour chacun des 3 volets de ce triptyque magique. Magistral.

CRITIQUE, danse. PARIS. Bastille, le 25 avril 2023. MAURICE BEJART : 3 ballets. L'Oiseau de feu / Chant d'un Compagnon errant / Boléro. Jusqu'au **28 mai 2023**, à l'Opéra BASTILLE : infos et billetterie : https://www.operadeparis.fr/saison-22-23/ballet/maurice-bejart

VIDÉO : extrait du BOLERO par Béjart

VIDEO : Le Boléro de Ravel par Maurice Béjart, un classique indémodable :

CRITIQUE, danse. PARIS, Opéra Garnier, le 3 mai 2023. The Dante Project. Thomas Adès / Wayne McGregor

5ème ballet pour l'Opéra de Paris, Dante [700 ans de la mort en 2023] inspire à **Wayne Mc Gregor**, l'une de ses chorégraphies les mieux inspirées, ambitieuse, « **The Dante Project** » suit le poète Florentin à travers les 3 mondes de La Divine Comédie soit Enfer, Purgatoire, Paradis ; claire allégorie de la condition et du destin de l'humanité dans une vision christique. Voire romantique déjà comme l'indique très pertinemment le tableau de Delacroix au Louvre [La barque de Dante aux Enfers].
Cette vision anniversaire est d'autant plus revivifiée que la musique sublime du génial **Thomas Adès** la hisse au plus haut

niveau de suggestion poétique, de caractérisation dramatique. Créé il y a 2 ans à Londres [Covent Garden, Royal BALLET 2021, dont McGregor est artiste créateur en résidence, qui est le coordonnateur artistique de la Biennale de Venise pour la danse] « **The Dante Project** » s'accomplit à Paris après 4 créations in loco: *Genus* [2007] , *L'Anatomie de la sensation* [2011], *Alea Sands* (2015) et *Tree of codes* [2017].

Pour les 700 ans de la mort de Dante… Flamboyance fantastique du Dante Project de McGregor et Thomas Adès à Garnier

L'Enfer est sans surprise, sombre caverne ample, visuellement marquée par la projection par un miroir d'une toile peinte de montagnes grises et noires, donc aux sommets inversés, où les êtres étranges tâchetés de blanc répondent visuellement au fond de scène dessiné contrasté, craie sur fond noir par la décoratrice **Tacita Dean** requise aussi pour les costumes (déjà vus).

Dante, Germain Louvet, fluide et svelte, suit son guide Virgile, Irek Mukhamedov, pilier solide, [maître de ballet de la compagnie McGregor].
Passent les ombres errantes, maudites, condamnées à lerrance dans les cercles infernaux sans que Dante le poète ne puisse leur venir en aide : Silvia Saint-Martin, Marc Moreau ; puis surtout le remarque duo donne composé par la relève, **Guillaume Diop** et **Bleuenn Batistoni** qui incarnent les amants assassinés, Paolo et Francesca.
Le cercle suivant est celui des suicidés perdus, âmes démunies [Didon et Enée : **Hohyun Kang** et **Pablo Legasa**] ; les haineux affrontés [**Héloïse Bourdon** et **Naïs Duboscq**] ; les devins [**Hugo**

Vigliotti et **Jack Gasztowtt**] mauvais, opiniâtres…



Au Purgatoire, récapitulation d'une vie terrestre, Dante revit sa vie, enfant, adolescent, amoureux de la belle Béatrice, sa muse, son aimée idolâtrée [la nouvelle étoile Hannah O'Neill]. La séquence du duo enfantin permet aux jeunes danseurs de l'école de danse de réussir leur débuts sur scène, belle opportunité de monter sur scène, tremplin formateur… : **Gauthier Millet-Maurin** et **Théa Katra** [Dante et Béatrice enfant] ; **Loup Marcault-Derouard** et **Bleuenn Battistoni** sont Dante et Béatrice jeunes, avec parmi les Pénitents qui les accompagnent, le flamboyant et juvénile **Guillaume Diop**, toujours percutant… Chaque épisode permet au chorégraphe, ce déploiement des gestes décalés, en déséquilibre ciselé qui rompt avec toute gestuelle attendue, prévisible. Sa plasticité du corps, sa façon d'exploiter au maximum l'élasticité du langage classique est porteur d'inventivité permanente et d'enrichissement dans l'explicitation de l'action.

En fosse, Thomas Adès dirige sa partition ample et fantastique aux contrastes infernaux flamboyants, aux riches tensions et confrontations qui appellent la caractérisation et le souffle halluciné ; on y détecte des crépitements orientaux, des chants hébreux (Purgatoire) … Manifestations ciselées d'une pensée poétique libre, au syncrétisme totalement assumé,

équilibré, millimétré. Adès évoque aussi la quête amoureuse et tragique de Dante aux Enfers, à la recherche de son aimée Béatrice, qu'il connaît depuis leur 9 ans, et qui est morte à 24 ans, laissant le jeune homme dépossédé, détruit, insatisfait, déchiré…

De toute évidence, cette partition est aussi réussie que ses précédentes éditées chez DG Deutsche Grammophon dans un programme superlatif, soulignant l'inspiration géniale du compositeur britannique et sa maîtrise égale comme maestro (!) : LIRE notre critique du cd Adès conducts Adès, un « flamboaynt macabre » / partenariat avec le Boston Symphony Orchestra : Concerto pour piano et l'extraordinaire « Totentanz » (1 cd Deutsche Grammophon, CLIC de CLASSIQUENEWS, de mars 2020) : https://www.classiquenews.com/cd-critique-thomas-ades-concerto-pour-piano-totentanz-ades-1-cd-dg-deutsche-grammophon/

Avec le dernier volet « cosmique », le Paradis, chorégraphie et partition s'accomplissent idéalement assurant le flux souple d'une action préservée malgré le dispositif visuel imaginé par **Tacita Dean** [projection d'une spirale infinie qui cite la perspective vertigineuse des cercles traversés, mais au final quelque peu encombrante]… La masse des danseurs se fait collectif noyauté, amalgame de corps en suspens, de plus en plus évanescents comme emportés, aspirés, sans pesanteur vers une résolution à la fois abstraite et céleste… Un Final digne et saisissant, en forme d'apothéose, l'évocation attendue espérée d'un dénouement dramatique de délivrance qui est aussi forte aspiration spirituelle. Car ici, Dante l'homme insatisfait, au terme de sa quête, s'est trouvé lui-même, d'autant plus apaisé qu'il a rencontré sa défunte Béatrice et semble avoir trouvé la paix dans une lumière aveuglante… Tout ce qu'exprime aussi la formidable partition de Thomas Adès.

CRITIQUE, danse. PARIS, Opéra Garnier, le 3 mai 2023. The Dante Project.
Chorégraphie : **Wayne McGregor**.
Musique : **Thomas Adès**.
Décor et costumes : Tacita Dean.
Orchestre et chœur de l'Opéra national de Paris / Thomas Adès, direction. Avec les danseurs du Ballet de l'Opéra national de Paris / Photos : © Ann Ray / Opéra national de Paris
Jusqu'au 31 mai 2023, à l'affiche du **Palais Garnier à PARIS** : https://www.operadeparis.fr/saison-22-23/ballet/the-dante-project

---

VIDÉO : The Dante project par Mc Gregor / Thomas Adès – docu : 7mn30

VIDÉO. Germain Louvet répète le rôle de Dante :